

Un homme de proie

Richard Tardif

Number 29, October–November 1987

Le sport a des lettres

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20869ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tardif, R. (1987). Un homme de proie. *Nuit blanche*, (29), 42–43.

UN HOMME DE PROIE

par Richard Tardif

De «La grande rivière au cœur double», une nouvelle de jeunesse racontant une expédition de pêche à la truite, au Vieil homme et la mer, chef-d'œuvre de concision et de précision, le sport chez Ernest Hemingway met en scène la lutte de l'homme contre la nature.

La vision matérialiste de l'homme dans l'œuvre d'Hemingway trouve sa contrepartie dans un individualisme extrême. Cette lutte contre la nature, c'est toujours en solitaire, en *real American boy* qui s'élève à la force du poignet, à l'image d'Hemingway lui-même dans le monde littéraire, que le héros de l'écrivain la mène. Ainsi en est-il non seulement de la pêche, mais encore de la chasse au gros gibier (*Les vertes collines d'Afrique*, *Les neiges du Kilimandjaro*) et de la corrida (*Mort dans l'après-midi* et un inédit en français, *Dangerous Summer*), deux autres sports qu'Hemingway affectionnait, le premier en participant, le second en spectateur.

Qu'on compare ces deux extraits (tirés, le premier de «La grande rivière» et le second du *Vieil homme*):

Alors qu'il accentuait la pression, la ligne se tendit et se durcit soudain, et de l'autre côté des troncs d'arbres une énorme truite jaillit très haut hors de l'eau. (...) Il n'avait jamais vu une truite aussi grosse. Il y avait là un poids, une puissance impossible à tenir, et puis cette masse quand elle avait sauté.

Il sentit quelque chose de nouveau dans la tension de la ligne. Pesant de toutes ses forces sur le fil, le vieux se donnait de la main gauche de grands coups contre la cuisse. (...) Lentement, régulièrement, la ligne montait; soudain l'océan se souleva en avant de la barque et le poisson apparut. Il n'en finissait pas de sortir; l'eau ruisselait le long de ses flancs; il étincelait dans la lumière; (...) il avait un nez très long, aussi long qu'une batte de baseball (...).

Dans les deux cas, l'homme est défait par la nature. Dans un cas, la ligne se brise, dans l'autre les requins dévorent la prise. Mais alors que dans la nouvelle cet échec est anecdotique, fait partie du jeu, dans le roman il prend les dimensions d'un drame épique.

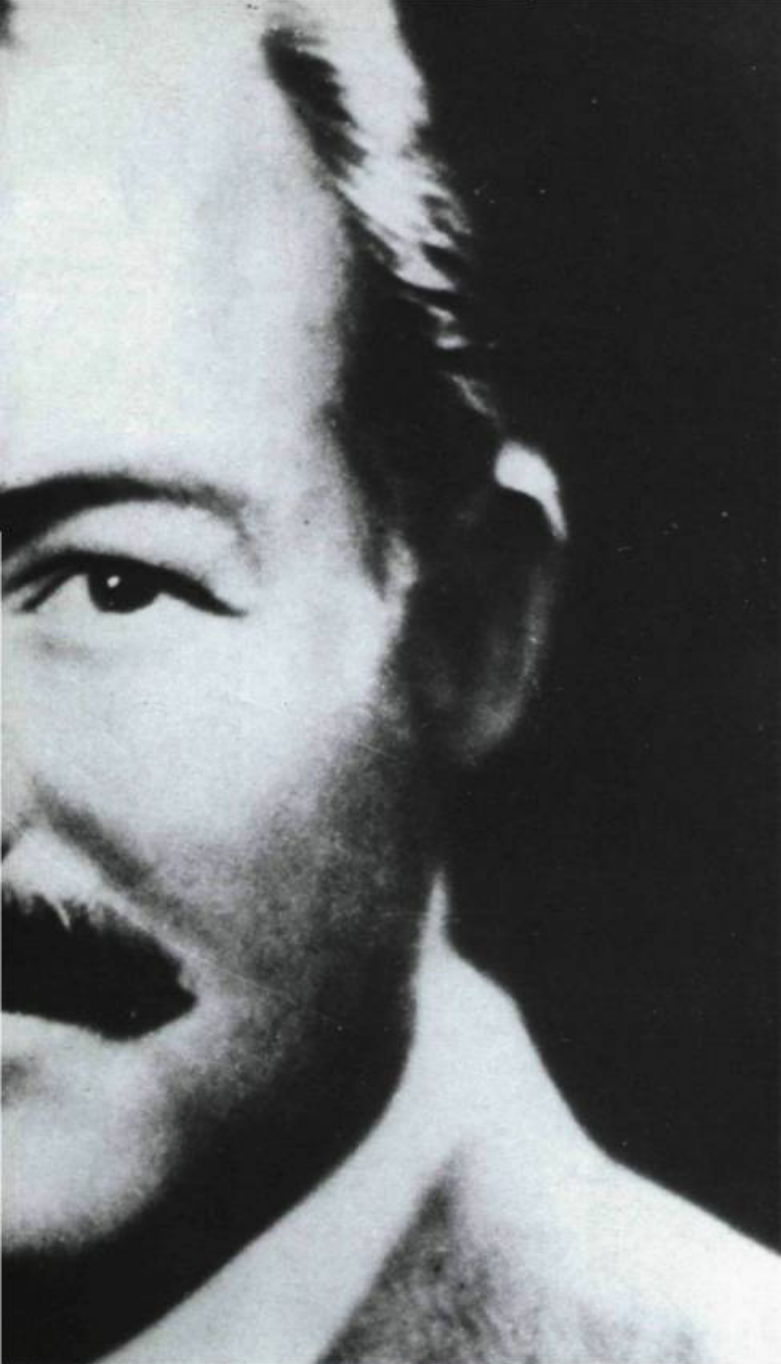
C'est qu'entre les deux, le sport est devenu, dans l'œuvre de l'écrivain mûrissant, surtout à partir de la Guerre d'Espagne, qui lui aura inspiré quelques-unes de ses plus belles pages (*Pour qui sonne le glas*), le sport, donc, est devenu métaphore sportive. Le héros d'Hemingway, à l'instar de son créateur, ne s'amuse plus. Le plus formidable adversaire auquel il ait jamais eu à faire face, la nature sous ses dehors les plus implacables — la mort —, gagne sans cesse sur lui. Dès lors, il devient un homme de proie. Il part en chasse contre la mort. Ou pour la vie, c'est égal.



Pêche: La littérature va parfois à la pêche. Cela donne tantôt *Moby Dick* (excusez du peu!), tantôt une bonne partie de la littérature acadienne (Antonine Maillet, Laurier Melanson, Louis Haché entre autres) et de la littérature gaspésienne, tantôt quelque chose de plus conforme à notre propos sportif, comme *Histoire d'ombres* d'Hervé Jaouen (Denoël, 1986), roman policier dont l'élément le plus dangereux, il faut bien le dire, est l'intrigue, mortelle d'ennui et de convention. Mais quelles expéditions de pêche à la truite! Plus rien ne nous importe que le bouillonnement des eaux, l'élan fulgurant du poisson appâté et le souffle retrouvé de Jaouen. Des histoires de pêche longues comme ça: *La pêche au vif* d'Alain Demouzon (Flammariion, 1977), *La pêche à la truite en Amérique* de Richard Brautigan (Bourgeois, 1974), *Bagarre de juillet* d'Erskine Caldwell (Gallimard, 1940) et



Le vieil homme et la mer d'Ernest Hemingway (Folio n°7).



Ernest Hemingway

Chasse: Les scènes de chasse abondent dans la littérature. Parfois elles tiennent du tableau de genre, du morceau de bravoure (on pense à la chasse au loup avec lévriers dans *La guerre et la paix* de Tolstoï), d'autres fois de pivot narratif pour un recueil (*Les contes de la bécasse* de Guy de Maupassant ou les *Récits d'un chasseur* d'Ivan Tourgueniev — Albin Michel, 1961). Dans le roman populaire, une chasse à courre apporte de la rutilance sans compter des actes de bravoure et de félonie (qu'on pense à la chasse au sanglier du premier tome de ce qui allait devenir la grande série *Rocamboles* de Ponson du Terrail — du même: *Le chambrion*, Marabout). Hemingway a fait des grandes chasses des révélateurs individuels puissants (*Les neiges du Kilimandjaro*, Folio n° 151). Ceux qui ont vu *La bête lumineuse* de Pierre Perrault (Nouvelle optique, 1983) savent à quel point la forêt est

investie par un esprit des lieux indigènes (Charles Williams, *La fille des collines*, son premier roman traduit et édité en 1986 chez Rivages; des nouvelles de Faulkner publiées à l'origine dans *Descends, Moïse*). Marion Zimmer Bradley donne à la chasse la dimension d'un space-opéra dans *Chasse sur la lune rouge* (Le masque, 1977). Le chasseur devient chassé dans *La peau des héros* de R. K. Dwyer, pseudonyme sous lequel se cache Dean Koontz (Série noire n° 1631) et dans *Double traque* de Gunnard Landers (Série noire n° 1761). Elspeth Huxley, cousine d'Onsaitqui, propose dans *Safari sans retour* (Les maîtres du roman policier n° 1764, 1984) un *whodunit* classique. La palme de la cruauté revient peut-être en définitive à Robert Sheckley pour *La dixième victime* (Carré noir n° 250) dans lequel il imagine un quizz télévisé sur une chasse à l'homme. ●

«Suis un homme sans la moindre ambition, sauf d'être le champion du monde, je n'affronterais pas le Dr Tolstoï dans un match de 20 rounds car je sais qu'il m'abîmerait le portrait. Le Dr avait un souffle terrible et pouvait ne jamais s'arrêter et continuer encore mais je le prendrais pour six rounds et il ne m'atteindrait jamais et je le dérouillerais drôlement et peut-être le mettrais k.o. (...) J'ai débuté en essayant de battre des écrivains morts dont je savais combien ils étaient bons. J'ai commencé par M. Tourgueniev et ça n'a pas été trop dur. Suis passé à M. Maupassant et ça a pris quatre de mes meilleures histoires pour le battre. Quant à M. Henry James je me contenterais d'une seule pichenette la première fois qu'il me toucherait et puis de le frapper là où il n'avait pas de couilles et de demander à l'arbitre d'arrêter le combat.

Extrait d'une lettre d'Hemingway à l'éditeur Maxwell Perkins (*Lettres choisies*, Gallimard, 1986).

Cette obsession de la mort n'est pourtant pas nouvelle dans l'œuvre d'Hemingway. Déjà dans les *Aventures de Nick Adams*, ses premiers récits (dans lesquels les références sportives foisonnent et qui sont par ailleurs totalement ignorants d'une Amérique en pleine mutation que les Theodore Dreiser et John Dos Passos mettent en scène), le héros-garçonnet demandait à son père: «Est-ce difficile de mourir?»

Mais à ce stade de son évolution, la mort reste pour Hemingway quelque chose de vague, d'abstrait, une sorte de fantôme. C'est quand il découvre la corrida, dès 1925, que sa vision oppositive des rapports entre l'homme et la nature commence à prendre tout son sens. La corrida c'est la mise en scène parfaite, spectaculaire (dans l'arène) de la rencontre seul à seul de l'homme avec la mort, incarnée ici dans la figure du taureau.

Cette idéalisation de la corrida a permis à Hemingway de ramener à la surface, de moderniser, la thématique des plus anciennes œuvres littéraires que nous connaissions, des œuvres comme *Le chant de Gilgamesh* et le mythe de Prométhée, dans lesquelles l'homme, devenu conscient que l'immortalité n'est pas pour lui, trouve un sens à sa vie dans l'effort perpétuel qu'il fournit pour aller de l'avant, pour faire progresser l'espèce tout entière. C'est sa manière à lui de vaincre sa mort individuelle, de transcender les limites qu'elle impose à sa chair. «Nul Homme n'est une Isle complète en soy-même», écrivit un jour le poète John Donne. C'est cette phrase qu'Hemingway devait placer en exergue de *Pour qui sonne le glas*.

C'est l'aboutissement de la métaphore sportive et, en dépit de l'inconstance de son œuvre, la leçon principale du grand tragédien américain que l'homme peut transformer la mort d'une défaite inéluctable en une victoire brillante. Il suffit pour cela de faire œuvre de sa vie, de lutter pour la vie des autres, même si, paradoxalement, et ce n'est pas la moindre des contradictions chez Hemingway, ce doit être en solitaire.

Ce que Santiago, le pêcheur du *Vieil homme et la mer*, lègue à l'adolescent Manolin, son ami et disciple, ce n'est pas tant le souvenir de son échec que celui de sa volonté obstinée de mettre le destin au tapis. ■

En attendant que soient traduits les inédits d'Ernest Hemingway qu'on exhume depuis quelques mois, on trouvera au catalogue Gallimard l'œuvre (quasi) complète de l'écrivain né dans l'Illinois en 1899. Plusieurs titres ont été repris en poche, notamment *Le vieil homme et la mer* (Folio n° 7), *Pour qui sonne le glas* (Folio n° 455), *Mort dans l'après-midi* (Folio n° 251) et *Les neiges du Kilimandjaro* (Folio n° 151). *Les aventures de Nick Adams* ont été publiées dans la collection «Du monde entier» (1977). Aux deux tomes de la Pléiade (1966 et 1969) consacrés à l'œuvre romanesque, les fervents d'Hemingway pourront ajouter la récente édition de la correspondance, *Lettres choisies* (Gallimard, 1986).